

## Préface

# L'appel du dehors

Michel LUSSAULT

Chaque être humain ne vit pas seulement *avec le temps* mais aussi *avec l'espace* ; oui, son existence est spatiale, de bout en bout, autant que temporelle, son expérience de mortel consiste à agencer sans cesse ses lieux, ses aires, ses territoires, ses réseaux et les ajuster à ceux des autres humains et non-humains. Il s'agit d'un véritable « travail » individuel et social, sur soi et sur ce qui nous entoure et nous englobe, qui requiert des aptitudes bien particulières – ce que je nomme des compétences élémentaires de spatialité<sup>1</sup>. Pourtant, dans l'ensemble, cette dimension de la vie humaine est « masquée », au sens où les individus en parlent peu explicitement, renvoient cela dans le champ de l'évidence routinière, alors que les sciences sociales et la philosophie, quant à elles, tendent tout bonnement à ignorer le problème ou à minorer grandement son importance (si l'on me permet cette généralisation que l'on pourrait trouver hâtive, car il existe des contre-exemples, ce qui ne contredit pas, selon moi, la propension que je mets en exergue).

Georges Perec a cerné cet oubli, ce masquage, et tenté d'y remédier, dans ce qui est à mes yeux l'un des plus grands livres jamais écrits consacrés à la géographie de nos vies : *Espèces d'espaces* – ouvrage, commandé en 1973 par Paul Virilio pour inaugurer la collection « L'espace critique » qu'il lançait aux éditions Galilée, et publié en 1974. La quatrième de couverture condense en elle-même la radicalité du propos :

« L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça cogne. Nous cherchons rarement à ne savoir d'avantage [...] à mesurer, à prendre en charge ces laps d'espaces. Le problème n'est pas d'inventer l'espace encore moins de le ré-inventer [...], mais de l'interroger [...] ; car ce que nous

---

1. LUSSAULT Michel, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset, 2009.

appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie<sup>2</sup>. »

Perec connecte l'énigme de l'espace à celle de l'expérience quotidienne, qui le fascine, car c'est à ce niveau-là qu'on peut espérer arraisonner ce qu'il nomme « l'infra-ordinaire »<sup>3</sup>, c'est-à-dire « capter ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages »<sup>4</sup>? Ce « je ne sais quoi et ce presque rien » est pourtant l'essentiel : ressentir le temps infuser dans les espaces et les espaces s'inscrire dans le temps. Nous l'oublions, anesthésiés par les contraintes et les habitudes et nous ne pouvons que très mal le décrire et le penser. Voilà qui permet de mieux comprendre un développement d'*Espèces d'espace*, qui se termine par une phrase magnifique :

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance) le grenier de mon enfance rempli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. *L'espace est un doute* : il me faut sans cesse le marquer, le désigner, il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête<sup>5</sup>. »

Ce qui s'avère douteux dans l'espace n'est pas tant sa concrétude matérielle, qui au contraire est obvie, que sa signification vécue pleine et entière, qui sature l'existence et n'est jamais donnée. Il faut la conquérir en l'inventant, processus indispensable qui consiste à aller au-delà des choses vues et de l'usage, mais qui restera *in fine*, malgré tout, défectueux car procédant de l'impuissance à tout saisir, cette impuissance que Perec voulut justement battre en brèche, dans de nombreux chantiers d'écriture (*Espèces d'espaces*, donc, mais aussi *Lieux*<sup>6</sup> ou encore *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*).

Le déploiement d'*Espèces d'espaces* présente une rigueur tout expérimentale (avec toutefois la malice et la gravité de Perec toujours présente), opérée

2. PEREC Georges, *Espèces d'espaces*, édition augmentée, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2022.

3. L'infra-ordinaire a été défini par Perec dans le texte : « Approches de quoi? », publié dans le n° 1 de la revue *Cause commune*, UGE, 1973, dirigée par son ami le sociologue Jean Duvinagaud, et animée également par Paul Virilio et Georges Perec lui-même.

4. PEREC Georges, « Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien », in *Œuvres complètes*, tome 2, éd. Christelle Reggiani, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2017, p. 819.

5. PEREC Georges, *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 122, mes italiques.

6. La publication de *Lieux*, dans la collection « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », aux Éditions du Seuil, 2022 fut un événement. Riche de 569 pages, accompagnée d'un avant-propos de Sylvia Richardson, d'une préface de Claude Burgelin, elle bénéficie d'une introduction et d'une édition minutieuses et scrupuleuses de Jean-Luc Joly. Le Seuil rend en outre accessible *via* un formidable site *ad hoc* l'ensemble du corpus de *Lieux*, [<https://lieux-georges-perec.seuil.com>], constituant en lui-même un aboutissement pereccien pour cette œuvre inachevée.

par un grand ordonnateur-écrivain, avec sa parfaite succession des espaces, qui apparaissent au lecteur l'un après l'autre, comme à la parade, sous la forme d'un inventaire, qui va du plus petit (la page, car « l'espace commence ainsi, seulement avec des mots ») au plus grand (Le monde), *via* le lit, la chambre, la rue, la ville pour terminer par un chapitre sur l'espace au sens générique du terme. Chaque étape de parcours est marquée par des fulgurances dans la saisie de la réalité spatiale (ses aspects les plus élémentaires comme les plus subtils) et des relations entre les ordres de grandeur géographiques et par des propositions qui subvertissent la vision normée technico-fonctionnelle de l'espace contemporain.

Perec ne fait jamais de l'espace une simple étendue de projection de l'existence, mais bel et bien une substance de celle-ci, de ce fait même, il n'est ni continu, ni isotrope, ni infini, ni homogène. Perec s'éloigne des caractérisations classiques, car il aborde le problème sous l'angle des spatialités, c'est-à-dire du « faire-avec » l'espace que chaque individu invente, au jour le jour, à partir de ce que les dispositions sociales et biographiques offrent de répertoire d'actes possibles. Parce qu'il est un champ de pratiques, l'espace est fissuré, scandé, ponctué, limité, il existe des lignes de « friction », des endroits où « ça se coince » « ça se cogne », « ça éclate ». Dans le monde contemporain, les espaces se sont plus encore multipliés, morcelés, diversifiés, leurs contenus et leurs valeurs sont variés, d'où le renforcement du « doute » précédemment évoqué.

En cherchant à rendre visibles et sensibles ces entrelacements des espaces et des temps de la vie humaine en leurs différents lieux, Perec, à l'époque même où des géographes de métier ouvraient un nouveau domaine de recherche avec la problématique des espaces vécus<sup>7</sup>, a voulu lui aussi comprendre ce qu'exister spatialement veut dire. Et il le synthétisa dans une formule qui, me semble-t-il, est insurpassable : « vivre c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner » (*ibid.*, p. 14).

Parce que le présent ouvrage me semble lui aussi travailler cette matière même de la constitution de la spatialité et de son effectuation pratique, j'ai souhaité le placer au regard des approches de Georges Perec. Cela posé, on peut aller un peu plus loin. Si la vie avec l'espace est un « art de faire », celui-ci nécessite d'être appris, réitéré, modifié, constamment – et chaque situation d'action spatiale pour un individu ouvre un champ d'expérience qui permet cette connaissance à la fois théorique et pratique et sa réactualisation. Bref, toute personne est engagée dans un processus incessant d'apprentissage tout au long de la vie, qui consiste à devenir une sorte de « géostratège », d'expert en micro-géopolitiques du quotidien, qui doit savoir réguler – au risque sans cela d'affronter les désagréments de manquer de toute diplomatie spatiale : i. ses rapports de distance avec autrui, avec les artefacts et objets et avec les entités non humaines ; ii. Ses placements et emplacements ;

7. Armand Frémont publie en 1976 : *La région, espace vécu*, aux Presses universitaires de France, regroupant des réflexions et recherches lancées au début des années 1970. J'ignore si Perec en avait connaissance directe ou indirecte, pas plus que je ne sais s'il connaissait les travaux de proxémie menés dans les années 1960 par Edward T. Hall, dont le livre fameux : *La dimension cachée*, qui inspira bien des géographes, est publié en traduction française en 1971 aux Éditions du Seuil. Quoi qu'il en soit, la synchronie est intéressante.

iii ses capacités liminales (*i.e.* ce qui permet de poser des limites et d'étalonner des régimes de franchissements). Le moindre quidam s'occupe de tout cela tout le temps ; le savoir pratique qui en participe est, selon moi, géographique au sens strict – que la personne soit géographe de métier ou pas, dans le premier cas ce savoir est « vernaculaire », dans l'autre il sera spécialisé et on peut simplement estimer qu'un géographe professionnel saura mieux que les autres lutter contre la cécité évoquée par Perec, mais au demeurant, rien n'est moins certain, car la recherche académique n'est pas la dernière à esquiver cette question.

Accepter cette perspective, lorsqu'on est écrivain, comme Perec, assure de pouvoir écrire des livres captivants et audacieux (et l'on pourrait même estimer, que les auteurs et autrices les plus stimulants de ces dernières décennies ont souvent travaillé cette matière spatiale) et lorsque l'on est enseignant, permet d'engager une réflexion passionnante et de postuler, comme Dominique Chevalier dans son introduction générale que : « Tous les espaces constituent de possibles ressources permettant d'éprouver diverses manières d'habiter, de pratiquer les lieux et de fortifier un panel d'expériences spatiales. »

Les implications théoriques et didactiques d'une telle assertion sont considérables ; l'objet de cet ouvrage est bel et bien de s'en saisir et d'en inférer une position forte à la fois théorique et didactique : l'apprentissage de la géographie doit passer par l'expérience objectivée des spatialités des apprenants, car c'est cela même qui autorisera d'aller vers les notions et concepts qui permettent d'appréhender la dimension spatiale des sociétés. Celle-ci, en effet, procède, dans un groupe donné, de l'institution (au sens de l'inscription dans les sphères sociale et politique) des problèmes de distances, d'emplacements, de limitations et de franchissements que les différents individus ont à affronter et pour cela ils et elles s'appuient sur des compétences et des cultures dont l'étude est une finalité de la science géographique. Il n'y a ni opposition, ni imperméabilité, ni différence radicale entre échelle de la personne et échelle du collectif (les échelles, au demeurant, ne sont que des conventions qui permettent de mesurer la grandeur de tel ou tel phénomène, par rapport à l'étalon de la métrique qui est toujours l'individu), mais en permanence circulation des capacités et savoirs spatiaux entre tous les plans d'action géographique envisageables. Dès lors, mettre des élèves ou/et étudiants en situation d'apprentissage par le faire spatial ne les distrait point mais au contraire les ramène au centre même de ce qu'est la spatialité et de sa pragmatique (ce que l'on fait, la manière dont on le fait et ce que fait ce que l'on fait).

Il me semble que nous touchons là au noyau dur du présent livre, dont il faut souligner la double audace :

i. Dresser la spatialité en tant qu'expérience existentielle fondamentale reste source d'incompréhension ; alors que les savoirs géographiques standards ont tendance à se présenter (et surtout à être appréhendés tels par les non-spécialistes) comme dévolus à l'étude des caractéristiques d'organisation matérielles des espaces, l'approche des spatialités focalise l'attention sur les « actants » (toute entité agissant avec l'espace) et leurs agentivités, les caractéristiques d'organisation

ne devenant plus dès lors la finalité des analyses, mais un cadrage préalable des ressources et contraintes d'un milieu d'action.

ii. Assumer une perspective de réflexion et d'expérimentation didactique à propos des apprentissages hors-les-murs est sans doute plus culotté encore, dans un domaine scolaire et universitaire où toutes les approches scientifiques de l'éducation ont souvent tendance à être dévalorisées, quand elles ne sont pas brocardées par les tenants, encore très nombreux, des théories classiques de la transmission en classe.

Je n'entends pas ici aborder en détail chaque texte, le livre doit se découvrir dans son intégralité pour en saisir la portée, mais je voudrais insister sur un point qui me paraît essentiel. L'ensemble du volume, et le titre s'en fait l'écho, est traversé par une série non pas d'oppositions binaires (il faut délaissier cette naïveté de penser en couple d'antagonistes) mais de tensions entre des « dispositions » de spatialité, c'est-à-dire des références sociales et individuelles en matière de manière de faire-avec l'espace, en relations de contrariété. Et la première de ces tensions qui se tiennent au cœur de toute spatialité et de tout apprentissage des modalités (cognitives, pratiques, sensibles) de celle-ci, est celle qui lie le dedans (là où je me tiens) et le dehors (là où je me projette). De nouveau, on retrouve Perec, car il me semble que tout *Espèces d'espaces* est structuré et organisé dans son écriture par cet appel du dehors, qui pousse à aller du soi vers ce qui l'englobe et le dépasse. À tel point qu'on peut lire la fameuse sentence, rappelée plus haut : « Vivre c'est passer d'un espace à un autre en essayant de ne pas trop se cogner » tout à la fois comme un principe qui témoigne de notre condition humaine spatiale et comme l'indication d'un moteur dynamique de toute existence : le mouvement de passage incessant d'un espace à l'autre dont la géographie doit permettre d'appréhender les logiques, les instruments, les risques (on se cogne toujours). Et ce « passant considérable » qu'est l'être humain me semble toujours construire le sens (à la fois les directions et les significations) d'un tel mouvement à partir d'une position primordiale de la spatialité : la place *du* et *à* soi, qui constitue le point d'ancrage et de référence de ce qui nous mène « hors ». En précisant que cette place n'est pas fixe, puisqu'elle suit les mouvements de l'individu. Ladite position primordiale, à partir de laquelle nous déployons nos spatialités, n'est donc pas un endroit topographique donné, mais l'ensemble des *topoi* qui sont ceux de ma pratique, même si on doit évidemment bien considérer que certaines places (celles de la résidence, du travail, des pratiques habituelles) sont plus stables que d'autres.

N'est-ce point cela qu'il faut apprendre aux élèves et étudiants et quel meilleur moyen que d'en faire le terrain expérimental et expérientiel des apprentissages et des didactiques ? C'est en tout cas comme cela que je comprends le projet de ce livre et que je vous propose de le lire (libre à vous au demeurant de choisir une autre perspective).

L'ouvrage permet de réfléchir également à la relation trouble et équivoque entre des polarités que sont le « vernaculaire » et le « savant », qui organisent des régimes de savoirs spécifiques et que l'on doit toujours traiter frontalement et

explicitement lorsqu'on pratique les sciences sociales. Au fil des textes, s'impose l'idée que ce qui permet de comprendre vraiment la différence et la complémentarité entre lesdits régimes, ce ne sont pas des classements hiérarchiques *a priori*, mais les dispositifs formels d'objectivation et d'apprentissage (ceux-là mêmes que les articles abordent) qui font office d'opérateurs de spécification des connaissances. Ainsi, bien loin de ne constituer qu'une activité mineure de transmission vers des ignorants de connaissances « scientifiques », nobles, produites, discutées et validées par des spécialistes, la didactique (qui est autant pensée que démarche, méthode, pratique performative et action d'évaluation) ouvre un champ expérimental d'observation. La didactique consiste à organiser les espaces et les temps d'objectivation des entrelacements des actants, des connaissances et des pratiques, en situation de spatialité. Elle serait ainsi, tout comme l'enquête de terrain, une « paillasse » (pour reprendre ce mot des disciplines expérimentales) de la géographie, qui contribuerait la création de savoirs rationnels – ce dont ce livre témoigne – consacrés à la compréhension des spatialités, à partir de leur saisie *in situ*.

Un dernier point me paraît à relever. Il est écrit dès l'introduction générale que les dispositifs analysés ont été pensés pour permettre, dans un Monde<sup>8</sup> urbain où les clivages sociaux s'avèrent de plus en plus nets, où la séparation spatiale des groupes sociaux s'affirme comme un principe de base – jusqu'à même favoriser, voire légitimer, des comportements séparatistes en matière résidentielle et scolaire –, l'affirmation d'un droit à la ville *via* la mise en activité, hors du lieu scolaire, des élèves et étudiants. Il me semble qu'on retrouve là une inspiration qui était celle d'Henri Lefebvre lorsqu'il avançait cette idée de droit à la ville, non pas comme un concept abstrait ou une nouvelle catégorie juridique cadrant des droits formels spécifiques, mais plutôt comme une aspiration démocratique, une exigence éthique et une visée politique nouvelles (et révolutionnaires, au sens d'un renversement de l'ordre établi des inégalités et des injustices). La question qui se pose est alors celle-ci : comment faire de la géographicités de chaque existence humaine une capacité générative contribuant à la mise en place d'un droit à la ville conçu comme la reconnaissance d'une possibilité d'habiter de manière digne, dans un habitat juste et partagé avec d'autres humains et des non-humains. À sa manière, ce livre nous mène donc jusqu'à des réflexions fondamentales sur ce qui fonde nos cohabitations, ce qui les menace et les altère et ce qui peut les soutenir et les réparer.

8. J'écris toujours le mot Monde avec une majuscule, lorsqu'il s'agit de référer au concept que je définis dans la plupart de mes travaux, cf., par exemple *Cohabitions! Pour une nouvelle urbanité terrestre*, collection « La Couleur des idées », Paris, Éditions du Seuil, 2024, p. 89-96.